

# Des productions animales aux ersatz biotech, vers une agriculture sans élevage

Face aux méfaits du productivisme de l'industrie animale comment défendre l'élevage et les éleveurs ?  
Mais comment penser un monde dans lequel les animaux seraient presque totalement absents ?

En dépit de leur acharnement à faire honorairement leur métier, ce sont ces éleveurs résistants qui subissent le plus violemment les attaques des « *défenseurs des animaux* » dont le discours critique est soutenu par les théories de « *l'éthique animale* ». Ces théories rassemblent les travaux d'un nombre impressionnant de philosophes, de juristes, de sociologues, d'écrivains, de journalistes..., unanimement mobilisés par la « question animale ». Après

presque deux siècles d'industrialisation de nos relations aux animaux d'élevage, ces « intellectuels » découvrent la violence des productions animales et le tragique de la condition animale dans nos sociétés industrielles. Leur stupeur et leur consternation est telle qu'il ne se passe pas une semaine sans qu'un magazine ou un ouvrage n'en fasse état.

Face à cette découverte d'un monde animal courbé sous le joug des idiots moraux que seraient les éleveurs, enfonçant vaillamment des portes ouvertes (par d'autres, bien avant eux), ils clament leur courageuse résistance, portent haut le drapeau de la justice et de la morale et promeuvent le végétarisme - ou plus logiquement le veganisme<sup>1</sup> - comme mode d'action contre l'élevage. Contre l'élevage

Jocelyne Porcher  
Zootechnicienne et sociologue  
à l'INRA

en effet tout autant sinon plus que contre les productions animales. Les discours ne font pas ou fort peu la différence, l'idée centrale étant que la domestication des animaux constitue la matrice des rapports d'exploitation que nous aurions avec les animaux<sup>2</sup>. Que cette assertion aille contre le réel de nos liens collectifs aux animaux et que l'hypothèse inverse - la domestication des animaux comme vecteur de notre émancipation - puisse être beaucoup plus féconde ne les arrête pas. La machine à « libérer les animaux » est lancée, et elle a trouvé ses servants, ses théoriciens et ses petites mains. Mais de quoi est constituée

au juste cette machine et au service de qui roule-t-elle ? Si nous regardons de plus près, au-delà de l'agitation médiatique créée par les communicants vegan<sup>2</sup>, nous constatons que ce projet d'« agriculture sans élevage » s'inscrit parfaitement dans la dynamique capitaliste de l'agriculture industrielle. La critique radicale de l'élevage arrive fort opportunément en même temps que le développement industriel de substituts aux produits animaux. Le projet d'agriculture sans élevage est d'abord porté par les multinationales, les fonds d'investissements, les start-up biotech. Les scientifiques et les industriels avaient soustrait l'élevage des mains des paysans pour en faire un ensemble d'activités profitables. Les scientifiques, les fonds d'investissements et les innovateurs biotech sont en train de retirer la production alimentaire des mains des éleveurs. C'est le cas plus largement de l'agriculture qui mondialement devient une agriculture de firme (accaparement des terres, concentration des surfaces...). C'est le cas de l'élevage et des produits animaux qui passe des mains des agriculteurs à celle des entreprises biotech, d'un bien commun -l'alimentation- à des produits brevetés.

Les entreprises biotech sont financées par des multinationales, des fonds d'investissements, des holdings, comme la Fondation Bill Gates qui soutient par exemple l'entreprise « *Beyond meat* » et Hampton Creek Foods (« *Beyond eggs* ») lesquelles proposent des ersatz de poulet sans poulet, du bœuf sans bœuf, des œufs qui n'en sont pas, de la mayonnaise sans œufs... Hampton Creek Foods est également soutenue par des fonds d'investissements comme Khosla Venture, dirigé par le milliardaire Vinod Khosla ou Founders Fund. La firme multinationale Cargill a pour sa part breveté un substitut de fromage pour plats préparés, notamment pour les pizzas : le Lygomme ACH Optimum essentiellement constitué d'amidons. La promotion de ces produits, notamment via internet bénéficie d'énormes budgets et s'appuie sur les vecteurs ordinaires de la publicité. Les sites de vente en ligne donnent une grande importance aux images (enfants et chiens tellement heureux de manger de la mayonnaise sans œufs : « *the joy is here* », des « *beef-free crumbs* » ou des « *chicken-free strips* »). Les ingrédients de ces produits sont globalement toujours les mêmes : du soja (ou au contraire garanti sans soja), des protéines de pois, de la levure, de l'ail, des oignons, du vinaigre,

du caramel, du sulfate de calcium, chlorure de potassium...

La recherche sur la viande in vitro est également soutenue par ces mêmes investisseurs. Pour les vegans, la nourriture végétale moralement pure ; pour les masses laborieuses irrédûciblement carnivores la viande non issue d'animaux. Notons que l'industrie des productions animales sur ce point a largement préparé le terrain. Entre un morceau de poulet industriel et son ersatz in vitro, l'équivalence ne devrait pas être difficile à faire<sup>1</sup>. Pas question en effet de produire de la viande de bœuf (du vrai bœuf), ni de la viande de qualité. Il s'agit juste de passer d'un produit industriel à un autre en changeant de producteurs et de bénéficiaires. Ainsi que l'a précisé l'un des dirigeants de ces entreprises, l'agriculture est devenue une activité obsolète. C'est en substance ce que disaient les promoteurs des productions animales au 19<sup>ème</sup> siècle : contre l'archaïsme des paysans, vive la modernité profitable. L'association de défense des animaux PETA, tout comme la majorité des associations de défense des animaux, soutient ces innovations. Elle a offert une prime d'un million de dollars aux chercheurs capables de produire de la viande in vitro et cautionne sans réserve Beyond Meat et ses produits animaux sans animaux.

### La fin de l'élevage comme bien collectif

Une chose est toutefois surprenante. Pourquoi garder l'empreinte du produit animal et non inventer des produits totalement nouveaux ? Sans doute parce que dix mille ans de relations avec les animaux ne sont pas aussi faciles à effacer et que cet effacement sera opéré progressivement. Jusqu'à ce que la question de choisir un produit animal ou pas ne se pose plus. Cette prise en main va signer la disparition des productions animales, qui seront incapables de faire la différence entre les produits animaux industriels et leurs substituts, mais il risque de signer également la fin de l'élevage. Non pas l'élevage comme activité marginale réservé à une niche de consommateurs aisés, mais l'élevage comme bien collectif. Les animaux d'élevage et leurs éleveurs risquent tout simplement disparaître de nos vies. Le discours moral dont les « intellectuels » nous rebattent les oreilles ne sert donc pas les animaux mais les fonds d'investissement. Pour que ces fonds jouent gagnant, il faut que nous

changions nos modes de consommation alimentaire. Pour cela nous devons être convaincus que nous sommes coupables de torts envers les animaux et envers la planète, que nous devons être bons, être pacifiques, être justes... Que nous devons faire confiance à Bill Gates et consorts pour assurer notre alimentation.

Cette orientation calamiteuse n'est pas une fatalité économique. C'est un choix de société. Notre condition et celle des animaux d'élevage sont intimement liées. Nous ne libérerons pas les animaux sans nous libérer nous-mêmes. Car nous sommes la même glaise, et c'est le travail en commun qui nous donne forme. C'est pourquoi il faut concrètement soutenir les éleveurs et leurs animaux dans les AMAP, sur les marchés, sur internet, dans leurs fermes. Ne devenez pas vegan, allez plutôt discuter avec les vaches ! □

1. Bien que de nombreux défenseurs des animaux proclament leur pureté morale tout en consommant des produits laitiers et des œufs. Ne pas manger de viande les placerait dans le bon camp. Rappelons que le végétarisme n'exclut pas l'élevage. Au contraire, pour qu'un végétarien puisse ne pas manger de viande tout en consommant du fromage, il faut qu'un autre mange la viande qu'il ne mange pas. Il ne fait donc que déléguer la consommation de viande et la responsabilité de la mort de l'animal. Mais une vache ne produit pas de lait sans donner naissance à un veau ; il n'y a pas d'œufs sans poules...

2. Notons que les théories de la « libération animale » proposent implicitement non seulement de rompre les rapports de don que nous entretenons avec les animaux mais pire encore de les rompre sans payer nos dettes.

3. Notons que ces communicants sont des professionnels. Ils ont des cibles privilégiées, par exemple la femme de 30 ans qu'il faut convaincre que sa santé passe par le véganisme- et qui de plus diffuse cette assertion à ses enfants-, et des moyens bien rodés en publicité : raconter des histoires (faire du story telling, par exemple à propos d'un sportif vegan), infiltrer les associations (de gauche au nom de l'émancipation et de droite au nom de l'éthique -animale- des affaires), les réseaux sociaux, l'éducation nationale... et les médias.

4. Porcher J, 2010. La production de viandes in-vitro, stade ultime ? La Revue Politique et Parlementaire n° 1057. Europe : quelle PAC pour 2013 ? Oct/nov/dec 2010, pp 97-104. En ligne : <http://www.revuepolitique.fr/blog/la-production-de-viandes-in-vitro-stade-ultime/>